

# RENÉ FABRE

(Promotion 1909-1910)

NOTICE PAR M. CHARLES LYON-CAEN

---

Un Cadet de Gascogne. Il s'avavançait dans la vie avec un charmant sourire. L'accent était délicieux — non pas le bruit du Gave roulant sur les cailloux, non pas le chant du mistral secouant cyprès et pinèdes, mais le murmure du Lot caressant les saulaies, ou chantant sous les arches du Pont Valentré.

L'accent? Mais c'est un peu le pays qui nous suit :

Il le suivait, partout.

..... C'est chaque fois qu'on cause  
Parler de son pays en parlant d'autre chose.

René Fabre parlait d'autre chose, mais il parlait aussi beaucoup de son pays, de Villeneuve-sur-Lot; il disait à ses amis la douceur des vacances passées là-bas, dans la maison familiale, « le Grand Chêne », où il retrouvait tous ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, auprès d'une chère maman qui avait été son éducatrice et demeurait son inspiratrice. Elle avait suppléé le père disparu trop tôt et, aidée d'un grand-père paternel tendre et averti, elle transmettait à cette jeune âme, pour la faire bien droite et bien forte, l'éclairant pour une vie qui devait, hélas! être si brève, les traditions d'une famille de juristes et de soldats. Il s'y ajoutait chez René une grâce native, qui

dès son enfance, enchantait maîtres et amis. S'il excellait à dire le compliment d'usage au Supérieur du Collège de Belzunce, il y ajoutait naturellement des trouvailles de cœur émouvantes. On se souvient qu'il récitait aussi à merveille *La Chèvre de M. Séguin* et *Le Sous-préfet aux Champs*, et ces récits de Provence semblaient faits pour être dits par ce jeune Occitanien.

Ainsi, dès son jeune âge, s'affirmaient son goût pour les lettres et des dons de fantaisie spirituelle qu'il devait développer plus tard, qu'il maniât la plume ou le crayon. Car ce jeune homme, doué pour toutes choses, eût pu devenir, à défaut d'un brillant avocat, un caricaturiste, ou, comme on dit à présent, un « dessinateur humoriste » des plus amusants.

\*  
\* \*

Mais, c'est le Palais qui l'attire. Il y a des attaches. Le souvenir de son grand-père paternel, greffier en chef du tribunal de Villeneuve, de son père, qu'une mort prématurée empêcha seule de reprendre ces fonctions, l'ont familiarisé avec la vie judiciaire.

Au barreau de Paris, il a son oncle Georges Fabre, maire du IV<sup>e</sup> arrondissement, dont on peut retrouver la physionomie au frontispice du livre si joliment irrévérencieux : *Sous la Toque*, où Paul Guillaïn jadis a tracé les portraits pleins de malice de membres du Conseil de l'Ordre, avant de devenir l'un d'entre eux, comme on plaisante avant d'y entrer, l'Académie, où il ne serait pas déplacé.

Pendant les causeries de vacances, le neveu écoute, avec enthousiasme, les récits rapportés des audiences et de la Salle des Pas Perdus.

Il sera avocat. Et après d'excellentes études de droit à la Faculté de Bordeaux, il vient à Paris. Il entre d'abord au cabinet de Leboucq, si actif et si bienveillant et qui gardera toujours de ce collaborateur un souvenir attendri.

Le hasard d'une rencontre à la barre nous met en présence. Le charme de René Fabre opère une fois de plus. L'amitié nous lie. Pendant près de deux ans, il collabore avec moi. Et je crois ne pouvoir mieux faire pour lui que de lui ouvrir l'accès d'un grand cabinet auquel c'est ma fierté d'avoir appartenu — je me trompe, d'appartenir encore, car lorsqu'on y est entré, et lorsqu'on est enrôlé une bonne fois dans la troupe favorisée des « Garçons » c'est pour toujours. René Fabre eut en M<sup>e</sup> Millerand le grand patron dont il était digne. Il sut se plier — car elles sont tempérées par la plus accueillante bonté — aux disciplines nécessaires du travail, de la méthode et de l'exactitude, sans qu'il fût pour cela, au contraire, défendu de continuer à rire, mais seulement pendant les récréations.

Alors, il retrouvait avec joie ses compagnons préférés, ses camarades de la Conférence, où il avait réussi brillamment dès sa première année de concours, et surtout ses deux inséparables Ginisty et Félizet, dont le rapprochaient tous ses goûts.

Félizet, Fabre, Ginisty...

On dirait du refrain de triolets de Banville ; Ginisty, gendre d'Adolphe Brisson ; Félizet, petit-fils de Clément Laurier ; tous deux nourris de bonnes lettres et marqués au coin de l'esprit parisien. Ils ne se quittaient guère, ces trois jeunes hommes, et leur mort glorieuse les a unis tous trois une fois de plus dans nos souvenirs d'admiration et de fierté.

Et Fabre plaide ; les affaires viennent. Ce sont même des procès « parisiens » dont la chronique judiciaire s'occupe ; ils apprennent son nom au public après toutefois qu'il s'est acquis auprès des magistrats une notoriété de bon aloi. Il sourit toujours à la vie qui lui sourit. Auprès de sa chère maman, dont il est l'orgueil et à laquelle il ne causa jamais la plus petite peine, il est heureux, dans le rez-de-chaussée tranquille de la rue Lacépède, parmi les livres que lui a laissés l'oncle Georges Fabre.

\* \* \*

La guerre allait, non pas le révéler à lui-même, ni aux siens, mais à ceux qui, n'ayant pas pénétré ses sentiments profonds, auraient pu être tentés de ne voir en lui qu'un aimable garçon, d'une bonne humeur superficielle et d'une gaité légère. Il y avait tout autre chose dans l'âme de René Fabre. Il y avait comme chez tant d'autres des semences d'héroïsme obscurément amassées et qui allaient lever soudain; le premier coup de tocsin de 1914 allait éveiller en lui des résonnances infinies. La veille, Fabre était un stagiaire rieur, à l'œil un peu fûté, gai causeur et fin diseur; le 2 août, c'est un soldat prêt au suprême sacrifice, gardant, — il l'écrivait à son patron et il le pensait — la foi en son étoile. Mais même s'il ne l'avait pas eue, il l'eût dit, parce qu'il fallait le dire, afin qu'aucune ombre de tristesse ne vint affliger ceux qu'il aimait; cette idée lui eût été insupportable. De sorte que le jour où il aura disparu, ce fut pour rester à son image que sa pauvre mère dût garder jusqu'à la dernière heure cette foi et cette espérance, vertus traditionnelles qu'elle lui avait transmises et qu'il lui léguait. Par un renversement dramatique et touchant ce sont les pères et les mères qui ont paru alors suivre l'exemple des enfants.

Le 12 août 1914 il est à Albi, pays d'origine de sa famille maternelle.

Il a écrit dès le début à sa mère, lui donnant cette consigne : « Pas de lettres tristes, n'est-ce pas Maman? »

Le 13 :

Aurons-nous le bonheur de partir pour la frontière? Pas encore, dit-on, car il y a trop d'hommes partout.

Le 15 :

Je ne peux pas oublier, ma chère maman, que c'est aujourd'hui votre fête. Je vous ai déjà fait un sacrifice. On prend les

noms des volontaires décidés à partir sur le champ. J'ai hésité à cause de vous. Je n'ai pas suivi mon premier mouvement. Ceci pour votre fête, chère maman. Je ferai donc à mon rang et à l'heure qui est écrite tout mon devoir.

Mais il s'impatiente. Dès le 22, il écrit :

Quand partirons-nous? Peut-être pas avant un mois; dans tous les cas je partirai dans les meilleures conditions de santé d'abord et de soutien moral ensuite.

... Comme vous je souhaite que la France soit compatissante et juste, pour les Prêtres et les bonnes Sœurs qui font simplement et héroïquement leur devoir. Je souhaite qu'après la guerre chacun soit récompensé suivant son mérite. Voilà pourquoi *je pars avec le sourire aux lèvres* et beaucoup d'espoir dans le cœur.

Le 25 août :

Nous allons faire partie du premier convoi de combattants; très décidés à faire avec sang-froid tout son devoir pour notre belle pauvre France qui doit quand même jusqu'au bout dans la rude épreuve faire son devoir de grande nation. Je me multiplie dans les groupes pour maintenir ou exciter les courages. Mon escouade, seize hommes, un peu grâce à moi, est électrisée et prête à tous les sacrifices. Il est facile, avec de l'entrain et de la volonté, de devenir, dans une sphère modeste ou étendue, un conducteur d'hommes, dans ces minutes de forte émotion.

Ma pauvre maman, du courage. Vous pourrez être fière de votre fils plus tard. Je reviendrai indemne, je le sens, j'en suis sûr.

Je pars comme volontaire, ce qui donne à ma conscience le réconfort du devoir pleinement accompli.

... Vous ne me pardonneriez pas de ne pas avoir fait ce que me dictent mon cœur et ma raison.

Le 26 août :

Chère maman, sac au dos et en route! Sur les mille volontaires prêts, on a choisi cette nuit deux cents des plus résolus. J'en suis. Vive la France! Ma chère Maman, je pars joyeux et je reviendrai, n'en doutez pas. Écrivez toujours, les lettres

suiront. Soyez aussi courageuse que je le désire. Je vous embrasse de tout mon cœur.

RENÉ.

Le 30 :

Faire son devoir simplement, mais sans trembler, au rang modeste que j'occupe dans notre armée est la chose la plus facile qui soit... Je viens d'apprendre que le patron vient d'être nommé ministre dans des conditions assez piquantes. Il était temps...

Le 6 septembre :

Je passe sous la mitraille comme un canard sous la pluie...

La vérité qu'il ne dit pas, c'est que son courage, comme l'écrivaient plus tard ses officiers, allait jusqu'à la témérité. On l'a vu maintes fois en Belgique, monter sur la tranchée, sortir la tête en chantant la *Marseillaise*. Cette image de René Fabre est celle que tous ses camarades évoquent le plus volontiers. Jean Michel, dans la notice émouvante qu'il lui a consacrée, l'a montré caporal d'abord, puis nommé sergent sur le champ de bataille, dans les tranchées d'Ypres, faisant avec ses hommes, comme il le disait « de la belle besogne ».

Le 4 novembre 1914, il a été détaché avec sa section pour aller renforcer une compagnie de son régiment très éprouvée. Fabre occupe une sécherie près de la route de Wierstraat. « Les journées des 4 et 5 novembre » dit le lieutenant Bouteille, ami de René, prisonnier, « ont été un véritable enfer. » « Battues sans cesse par le remous sauvage des lignes allemandes, nos tranchées, écrivait plus tard à M<sup>me</sup> Fabre le capitaine Fontanieu, sont devenues le théâtre de mille drames obscurs sur lesquels la lumière ne se fera peut-être jamais, car le terrain perdu n'a pas été repris. »

On a vu Fabre tirer debout. On l'a vu frappé d'une balle et tomber. C'est tout. Le reste, nul ne le sait. Aucune

précision ne permettra de retrouver sa trace. L'année en « perdant son printemps » n'a pas révélé le mystère. Cela vaut peut-être mieux ainsi. Le nom — un de plus — est venu s'ajouter à la liste héroïque et funèbre gravée dans le bronze de cette bibliothèque, qui connut ses premiers succès de stagiaire et où il aimait à travailler. Il retentira, tant qu'il y aura un Palais, à l'appel annuel du bâtonnier saluant la jeunesse qui vient par l'évocation de celle qui ne reviendra pas. Rien n'altérera dans notre souvenir la figure attachante de ce jeune homme charmant. S'il vit venir la mort, ce fut encore, soyons-en certains, pour l'accueillir le sourire aux lèvres, ce sourire avec lequel il parlait au feu, et qu'on ne peut oublier quand on l'a connu. Comme le soldat gaulois, son ancêtre, René Fabre aura pu dire, lui aussi : *Ridens moriar*.